GOETHE et POE
POÈMES

trahis en français par

PHILIPPE MARTINEAU

TABLE

à propos de cette édition
LE ROI DES AULNES 1
LE ROI DES AULNES – II 2
LE CORBEAU 4

édition 2016 - révision 15 octobre 2016

auteurs : Goethe et Poe

libre traducteur :
philippe.jean.martineau@gmail.com

site éditeur « en MOT dièse » :
http://enmotdiese.free.fr/

illustration de couverture : source internet

TABLE

LE ROI DES AULNES

Alors que la pluie tombe et s'abat en griffant,
un cavalier s'égare au milieu de l'aulnaie.
De près, on voit que c'est un père et son enfant
et qu'au fond de leurs yeux une inquiétude naît.

Le garçonnet frissonne et se masque la face,
car il voit devant eux qu'une forme s'exhume
et que c'est le Roi des Aulnes prêt à la chasse.
Mais pour le père il n'y a là que de la brume.

Le garçonnet frémit quand il entend la voix
qui l'appelle et l'invite à entrer dans le rêve.
L'enfant répète en pleurs ce que souffle le roi
quand le père n'entend que le vent qui se lève.

Alors que le brouillard est rejoint par la nuit
et que l'enfant suffoque de plus en plus fort,
le cavalier cravache en écartant la pluie !
Mais quand il sort enfin – son fils est déjà mort.

LE ROI DES AULNES – II

Alors que la nuit tombe et que l'ombre s'étend
un cavalier s'arrête au milieu de l'aulnaie.
De près, on voit que c'est un père et son enfant
et qu'au fond de leurs yeux une inquiétude naît.

« Pourquoi, mon fils, te masques-tu soudain la face ?
— Père, ne vois-tu pas qu'une forme s'exhume
et que c'est le Roi des Aulnes prêt à la chasse ?
— Allons, mon fils, il n'y a là que de la brume.

— Bel enfant, dit le maître des lieux, rejoins-moi ;
sous mon règne on ne fait que des jeux et des rêves...
— Père, n'entends-tu pas ce que souffle le roi ?
— Allons, mon fils, ce n'est que le vent qui se lève.

— Bel enfant, mes deux filles sont tristes sans toi
et de leurs longs cheveux sans attendre t'effleurent...
— Père, je sens déjà les deux filles du roi !
— Allons, mon fils, tu ne sens là qu'un saule en pleur. »

…/…

Alors que le vent souffle de plus en plus fort
et que l'enfant sanglote au milieu de la nuit,
le cavalier repart sans attendre l'aurore
et se fraye un chemin en écartant la pluie.

« Bel enfant, rejoins-nous ! il est temps de conclure.
— Père ! on s'agrippe à moi ; vite, cravache encore ! »
Mais le père, alarmé, a beau presser l'allure
et s'enfuir au galop, le bel enfant – est mort.

Le cavalier s'en veut d'être le survivant,
tout en creusant l'écart entre l'aulnaie et lui.
De loin, on ne voit plus qu'il étreint son enfant
et qu'au fond de ses yeux plus grand-chose ne luit.

LE CORBEAU

L'âtre avait un feu
en proportion du froid qui cernait la demeure ;
pendant que je lisais sans fin
pour oublier celle que j'avais élue
et que les anges désormais comptaient parmi les leurs.

Et quoique las de lire (je lisais depuis l'aube),
je m'accrochais encore à quelque livre épais ;
l'auteur, y dévoilant son âme,
était de ceux que j'eusse craint de rencontrer...
Quand il y eut comme un heurt à la porte d'entrée.
« Vu l'heure indue, me dis-je, ce n'est personne –
et surtout pas l'auteur ! »
D'autant qu'un silence acquiesça
et qu'il fallut tourner la page.

…/…

C'était bien à la porte que ça heurtait – encore.
« C'est quelque passant égaré dans la nuit,
sans autre escorte que la lune. »
me dis-je en allant ouvrir – enfin.
Mais la lune était seule.
Seule aussi au chevet de la tombe.
Je ne pus refermer sans qu'un rideau frémît
en proportion de ma hâte.

De retour à mon livre j'en repris le cours.
Mais comment rester sourd à cet autre heurt,
plus fort et contre les volets ?
« Que le soir est venteux – et en veut aux volets ! »,
me dis-je avant que d'aller les ouvrir,
d'un coup sec.
Mais l'air au dehors était fixe,
tant y régnait un froid mortel.
La lune, aussi, ne bougeait pas ;
au chevet de la tombe.

…/…

Je ne pus refermer sans qu'un corbeau entrât,
corps et ombre,
et se posât – sans heurt – sur le haut de l'horloge,
une horloge arrêtée – depuis les obsèques –
et dont le balancier frémit !
mais sans battre à nouveau.

L'oiseau ne manquait pas d'allure,
et semblait davantage une allégorie
que la piètre figure d'un charognard.
Il me semblait, pour tout dire,
que tout homme de goût
ne pouvait l'approcher sans quelque révérence ;
ce que d'ailleurs je me surpris à faire.
Mais j'eus tôt fait de m'en vouloir
et de lui demander avec aplomb,
comme s'il ne fût qu'un dieu auquel nul ne croyait :
« Comment sonne ton nom dans la langue des cieux ? »
Quand il dit avec autant d'aplomb : « Jamais plus ! »

…/…

Qu'il eût le don de la parole
et qu'en outre il semblât répondre à la mienne
me fit douter de tout –
de moi
et de ma conception du monde.
Me fallait-il admettre qu'un oiseau pensât
au point de se nommer « Jamais plus » ?
L'intrus n'ajouta rien
comme si ce nom en eût exprimé tout l'être
(si tant est que les mots puissent exprimer
autre chose qu'eux-mêmes !).

« Mais, me dis-je en bon cartésien que j'étais,
ces deux mots
sont un refrain que tout charognard connaît
pour l'avoir maintes fois entendu
des lèvres pâles d'un moribond :
« Jamais plus... jamais plus. »

.../...

Et bien que ce corbeau ne me parût qu'un perroquet
je n'en voulus pas moins l'éprouver à nouveau
dans la langue de Descartes,
ce que je fis – non sans respect :
« Ô toi qui viens des cieux les plus inexplorés
dis-moi si l'on y peut étreindre celle que j'avais élue. »
Face aux volets ouverts et à la porte close,
l'oiseau redit : « Jamais plus ! »

Mais qui fut dit avec un autre ton,
ce dont un perroquet n'eût pas été capable.
Abasourdi, accroché aux bras de mon fauteuil
comme à un tronc au milieu des courants,
orphelin de ma foi cartésienne,
je ne savais que croire.
Et ce fut par hasard que je me mis à dire :
« Puisque l'amour n'est plus, laisse-moi l'oublier ! »
Quand j'entendis déjà : « Jamais plus ! »

…/…

Bien que muet d'effroi,
j'eus encore assez d'âme pour crier :
« Qui que tu sois,
charognard du temps ou de l'esprit,
rejoins l'orbite de Pluton,
retourne aux vents qui t'ont forgé,
et laisse moi sourd à ce que tu profères ! »
Mais le corbeau redit plus fort : « Jamais plus ! » ;
et depuis lors le répète à chaque heure
du haut de l'horloge arrêtée,
cette tombe du temps,
du temps que nous vécûmes...

Et depuis lors
le ciel est resté noir ;
la lune, au chevet de l'amour ;
et le balancier, au plus bas.